

## Le dossier de l'avocat

**M**ême si je suis en congé aujourd'hui, j'ai décidé de me lever tôt, comme à mon habitude. J'avale un café en vitesse, je regarde par la fenêtre. C'est le début du printemps de l'année 2012 et comme bien souvent à Nice, il y a un grand soleil. J'adore cette ville, elle m'a toujours attiré comme un aimant. J'y vis depuis peu, depuis que j'ai démarré un boulot d'agent de sécurité incendie en grande surface. C'est à deux pas. Voilà pourquoi j'ai loué ce petit appartement dans ce quartier situé à côté du port. Ce deux-pièces n'est pas d'un grand standing mais c'est suffisant pour le peu de temps que j'y passe.

Et même si la fenêtre donne sur un boulevard très bruyant, de jour comme de nuit, je n'ai pas trop mal dormi dans mon canapé-lit. Ma nuit était sans rêve.

Enfin, je crois. Tant mieux, ainsi je me sens reposé, la journée devrait être bonne. D'autant que ce matin, j'ai décidé de me rendre aux archives départementales. J'en ai besoin. Cela me trotte dans la tête depuis des semaines, des mois, voire des années.

J'ai repéré sur un plan, c'est boulevard du Mercantour. Je vais y aller en bus. Je devrais mettre une bonne trentaine de minutes s'il n'y a pas trop de circulation. Qu'importe, de toute façon, je suis décidé. C'est aujourd'hui et pas demain. C'est aujourd'hui que je vais à la recherche de mon passé, de ma vie. C'est aujourd'hui que je vais avoir les réponses aux questions que je me pose depuis tant d'années. C'est aujourd'hui que je vais franchir les portes de ce grand bâtiment gris intimidant. Des milliers de pensées traversent mon esprit et tout autant de questions. Que vais-je trouver ? À quoi dois-je m'attendre ?

En arrivant à l'accueil des archives départementales, j'explique à cette femme, une secrétaire tirée à quatre épingles et peu aimable, que je veux consulter le dossier qui retrace le procès de mon père en cour d'assises, un jugement qui date de décembre 1983. Elle me regarde avec des yeux écarquillés. J'ai l'impression de la déranger entre deux pauses-café. Mais je suis bien obligé de venir sur place car j'ai déjà fait par deux fois la demande à distance, par courrier. En vain.

Je crois que l'hôtesse d'accueil est déstabilisée par ma demande. J'ai l'impression qu'elle ne va pas me répondre. Heureusement, elle appelle un agent qui

me prend à part, derrière l'accueil, pour m'indiquer la procédure à suivre. Il me dit qu'il faut d'abord un suivi psychologique, qu'il faut passer par le ministère de la Justice puis par le Département... Que tout cela semble très compliqué ! Je n'y comprends rien.

Cet homme à la cravate bien serrée et aux cheveux plaqués gominés, dans un style capillaire des années 1980, me dit qu'ici on ne peut pas faire de photocopie des documents, que je n'aurai le droit de consulter qu'une partie du dossier, que je n'aurai pas accès aux pièces médicales, aux auditions des témoins, aux photos. Il me parle d'histoire de prescription de cent ans, soixante-quinze ans après les faits... Mes oreilles bourdonnent et je n'arrive pas à retenir tout ce flot d'informations.

Je prends tout de même quelques notes éparpillées, sans trop de conviction. Pour tout dire, je suis un peu découragé. À ma demande, mon guide du jour m'em-mène visiter la salle de lecture. Mon regard se perd un peu partout dans les pièces des archives, comme si j'allais trouver un signe, quelque chose. Des salles en enfilade remplies d'ordinateurs se suivent. Beaucoup de portes sont fermées au public. J'imagine que d'innombrables pièces auxquelles je n'ai pas accès doivent contenir des milliers de dossiers. Des milliards de feuilles qui racontent le passé des hommes et des femmes qui ont vécu dans cette ville bien avant moi. Un cimetière de souvenirs, de vies. Je sais, je sens que ces salles austères et silencieuses détiennent les clefs de mon passé.

Le dossier que je cherche est là. Quelque part. C'est une évidence. Je n'en ai jamais été aussi près physiquement et je n'ai jamais été aussi prêt psychologiquement pour connaître la vérité. Et en même temps, au regard de toutes les démarches que l'on me demande d'accomplir, je me rends compte que j'en suis encore très loin.

Je suis dans mes pensées quand, au détour d'un couloir, je vois un homme, pas très grand, chauve, avec des lunettes, donner un discours dans une grande pièce devant une foule d'avocats. Habillés de leurs robes noires à col blanc, ils ont tous de gros dossiers sous les bras. Ils écoutent religieusement celui qui parle sur un promontoire. L'agent qui m'accompagne me dit que l'homme qu'ils sont tous en train d'écouter, c'est Éric Ciotti, le président du Département des Alpes-Maritimes, un homme politique de droite. C'est la traditionnelle cérémonie annuelle en l'honneur de la remise des archives des avocats.

Un éclair passe dans mes yeux. C'est un truc qui tombe du ciel pour moi, les archives, les avocats, ça va avec mon histoire, tout ça ! L'agent finit sa visite et il me laisse à la sortie du bâtiment mais je ne pars pas. J'attends la fin du speech de ce fameux Éric Ciotti et je prends mon courage à deux mains pour aller le voir. Dès qu'il passe la porte, je le suis. Je me presse un peu car il quitte rapidement les lieux pour se rendre à sa voiture, garée au-dehors. Je ne sais absolument pas qui il est, ni ce qu'il représente mais on m'a fait comprendre que ce n'est pas n'importe qui. Que c'est

quelqu'un d'important. Cela se voit, il est entouré de plusieurs personnes qui, comme moi, semblent avoir très envie de lui parler.

Alors, un peu intimidé, je me dirige vers lui. J'arrive à passer devant d'autres. Je ne suis pas très grand et assez fin, je me faufile facilement. Il est à peine à vingt mètres de moi. Son chauffeur lui ouvre la portière, il n'est plus qu'à cinq mètres de moi quand, le cœur battant à cent à l'heure, je l'interpelle juste avant qu'il ne monte dans sa voiture.

— Monsieur Ciotti, puis-je vous parler ?

J'ai parlé assez fort pour qu'il lève les yeux. Il me regarde d'un air surpris mais bienveillant, avant de me répondre, à mon grand étonnement :

— Oui, bien sûr.

Il se tourne alors vers moi. Il est tout ouïe. Je me lance dans un exercice périlleux. Celui de lui raconter toute ma vie en moins d'une minute. Sans aucune appréhension, sans trembler, je m'adresse à lui avec une assurance que je ne me soupçonnais même pas. Je fais très court pour ne pas perdre son attention :

— Je m'appelle Rachid Lamara, j'ai 35 ans. Ma mère a été tuée par mon père, laissant mes trois frères et moi, orphelins. J'avais 5 ans quand c'est arrivé. Or, je souhaite consulter le dossier de mes parents aux archives départementales mais il y a des histoires de prescription, je ne peux rien voir. Pour tout vous dire, aujourd'hui, je ne sais pas qui je suis. C'est comme si toute mon enfance avait été volée. J'ai besoin de connaître mon passé pour pouvoir avancer.

Éric Ciotti écoute mon histoire avec attention et ne tourne pas les talons comme l'auraient fait bien d'autres. J'en profite alors pour lui montrer l'article de presse de *Nice-Matin* datant du 17 octobre 1982 que j'ai sur moi. En guise de preuve. Si la photocopie de l'article est un peu abîmée et jaunie par le temps, les faits sont là, écrits en gros caractère. Le texte relate l'assassinat de ma mère par mon père en ce jour fatidique du 16 octobre 1982.

Mon cœur bat la chamade, je sens que j'ai un coup à jouer et qu'il ne faut pas que je le rate. C'est un peu comme un grand oral ! J'essaie de bien articuler et d'utiliser des mots forts, qui pourraient déclencher une empathie chez ce personnage politique. Je lui raconte qu'on m'a menti pendant toute mon enfance, qu'on m'a toujours dit que ma mère était morte dans la cuisine de notre appartement familial du Vieux-Nice, à la suite d'un coup de pied donné par mon père et qu'elle était malencontreusement tombée sur un couteau...

— Mais dans l'article de presse, on parle de douze coups de couteau et d'un sauvage assassinat. Je veux connaître la vérité. C'est vital pour moi, lui dis-je.

Derrière ses lunettes, Éric Ciotti semble très touché, même ému et de manière plutôt sincère.

— Je vais voir ce que je peux faire, me répond-il.

Il s'éloigne alors de sa voiture, revient sur ses pas et s'entretient quelques instants avec le directeur des archives. J'attends un peu. Je sens que je suis entre de bonnes mains. Deux minutes plus tard, il revient vers moi :

—Monsieur Lamara, j'ai fait le nécessaire, vous allez pouvoir faire une demande au directeur, il la prendra en compte. Prenez soin de vous, monsieur.

Et il s'en va. J'ai le cœur léger. Pour moi, cette rencontre, c'est un signe. Il s'est passé quelque chose, même si je n'ai pour le moment aucune autorisation pour consulter le dossier. Je discute quelques minutes avec le directeur des archives. Il m'indique les démarches à suivre. Il me donne un formulaire à remplir. Je le glisse dans mon sac. Une fois la discussion terminée, je me décide à rentrer chez moi, satisfait. J'ai l'impression d'avoir marqué un point.

Au lieu de passer par la mer comme j'aime le faire, je marche le long de la ligne de métro. Je ne sais pas vraiment pourquoi je choisis ce chemin. Cette journée est quelque peu lunaire. C'est donc par hasard que je passe devant le cabinet de l'ancien avocat de mon père, maître Richard-Dixon Pyné. Je connais son nom, il apparaît dans la dernière coupure de presse que j'ai retrouvée dans une bibliothèque de Nice, qui raconte avec détails le procès. Et puis, je l'ai eu au téléphone récemment. Je lui ai déjà expliqué que je cherchais le dossier de mon père. Il ne m'a pas donné son accord par téléphone pour le consulter mais il ne m'a pas non plus opposé un non catégorique. Je dois le recontacter pour en discuter.

Sur ma lancée, je décide de pousser la chance de cette journée jusqu'au bout. J'entre alors dans son cabinet à l'improviste. Sa secrétaire, une grande femme blonde au charmant accent russe, m'accueille avec sympathie.

Elle m'invite à patienter quelques minutes dans la salle d'attente. Puis, un monsieur aux cheveux blancs, lunettes sur le nez, costume classe mais assez décontracté, m'invite dans son bureau. C'est maître Richard-Dixon Pyné en personne, l'homme qui a tout fait pour faire réduire la peine de prison de mon père. J'ai de la chance, il est présent aujourd'hui. Il pourrait être en train de plaider au palais ou en rendez-vous. Les avocats sont des personnes très occupées. Mais là, il est en chair et en os devant moi et il m'installe dans son grand et beau bureau d'avocat. Comme s'il m'attendait depuis toujours.

Sur la table, il y a une dizaine de dossiers empilés. Peut-être que celui du procès de mon père est caché quelque part dans l'un de ces vertigineux tas de feuilles ?

Maître Pyné a l'air très affairé. Il ne cesse de répondre à des coups de téléphone. D'un geste de la main, il me demande de patienter un peu. Il parle d'une affaire d'héritage avec un notaire. Pendant ce temps, je reste immobile. Je fixe mon regard sur les tas de feuilles. Je sens que je ne dois faire aucun faux pas. C'est stressant. Je suis assis sur le rebord de la banquette, mon dos ne repose pas contre le dossier. Je suis sur le qui-vive, je retiens ma respiration. Mes mains sont serrées très forts l'une contre l'autre, posées entre mes cuisses. Je ne suis pas dans mon assiette.

Maître Pyné finit par raccrocher et me sourit. Il attend que je prenne la parole. Après tout, c'est moi qui le sollicite. Je ne perds pas de temps et je me jette

à l'eau. Je démarre la conversation d'un ton que je veux très professionnel :

— Je reviens de la remise des archives des avocats avec Éric Ciotti, le président du Département, vous n'y étiez pas ?

Je lui pose cette question comme si ce n'était pas un hasard que j'assiste à cette cérémonie... Il ne me laisse pas finir mes explications. Il me coupe :

— Ah oui, vous connaissez Éric Ciotti ? C'est lui qui vous envoie ?

Je ne m'attends pas du tout à cette question de la part de l'avocat, mais je saisis la perche au vol.

— Oui, c'est ça, c'est M. Ciotti qui m'envoie.

Même si je mens effrontément à ce moment-là, cela ne me semble pas très grave. Dans ma tête, je suis décidé. Je veux voir le dossier et je suis prêt à tout pour mettre la main dessus. C'est de ma mère qu'il s'agit. Je veux tout savoir, je veux tout voir. Même les photos de son corps après le crime. Je veux récupérer tous les documents qui concernent mon père, ma mère, ma famille. Ce n'est pas normal qu'en tant qu'enfant, je n'y ai pas accès, qu'il y ait des prescriptions... Il s'agit de mes parents tout de même !

— Comme je vous l'avais dit par téléphone, je cherche le dossier du procès de mon père, Mohamed Lamara, votre ancien client, poursuivis-je.

De son côté, l'avocat paraît très flatté d'avoir été cité par Éric Ciotti. Il semble être aux anges, j'aime cette naïveté. Ce petit mensonge m'ouvre alors une porte immense.

— Cela fait longtemps... soupire maître Pyné. Mais je me souviens très bien du dossier de votre père, c'était mon premier procès aux assises, j'avais tout juste 30 ans à l'époque. Je l'ai encore, ce dossier, car je garde précieusement tous ceux qui ont compté dans ma carrière. Et celui-ci, je le considère comme l'un de mes trophées.

Il se dirige alors vers une grande malle située juste derrière son bureau. Maître Pyné fouille dans ce coffre aux trésors et, comme par magie, il sort un dossier jaune avec écrit *Lamara* en gros sur la couverture. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine. Je n'y crois pas vraiment. Je le regarde, un peu ébahi, feuilleter une centaine de feuilles blanches dactylographiées. Je ne quitte pas des yeux les pages que l'avocat manipule avec nonchalance. Je crois qu'il ne se rend pas compte de la valeur inestimable que ce dossier représente pour moi. Je résiste à une forte envie de lui arracher des mains et de partir en courant. Mais je réussis à garder mon sang-froid. Je fais comme si ce qui était en train de se passer était tout à fait normal. J'arrive à faire la conversation à maître Pyné. Je m'étonne moi-même.

J'acquiesce à tout ce qu'il dit, je ponctue toutes ses phrases d'un hochement de tête ou d'un franc sourire. Je lui confie même que je veux écrire un livre sur l'histoire de ma famille alors qu'aucun projet concret n'est encore en cours à ce moment-là. Je fais tout pour flatter cet avocat car je sais qu'il peut décider à tout moment de ne pas me laisser consulter le dossier.

— Vous aviez fait une très belle plaidoirie lors du procès, j'ai pu la lire dans un article de *Nice-Matin*, lui dis-je.

— Merci. À l'époque, votre père n'avait pris que dix ans de prison. C'était peu au regard des faits. Ce procès se repasserait aujourd'hui, il en prendrait vingt-cinq.

Il a l'air satisfait d'avoir réussi à obtenir cette courte peine pour mon père. Alors que pour moi, c'est cet avocat qui a assassiné une deuxième fois ma mère, en ne lui rendant pas justice. Mais je ne le lui dis pas sur le moment. Et s'il me laisse consulter le dossier, je me dis que de toute façon, je ne lui en voudrai pas. Je sais que le métier d'avocat est complexe, on peut aussi bien défendre l'ange que le démon.

Tout en conversant avec moi, maître Pyné fait le tri en retirant les pièces qu'il estime ne pas avoir le droit de me donner. Mais j'ai l'impression qu'il ne fait pas trop attention. Il enlève quelques feuilles, pas beaucoup. Dans ma tête, je me dis que de toute façon, je trouverai un autre moyen de les consulter, ces pièces manquantes. Pour l'heure, je ne réclame rien de plus. Ce qu'il m'offre est déjà tellement inespéré. Il me prévient tout de même :

— Attention, j'espère que vous ne récupérez pas ce dossier pour venger votre mère ? Que vous n'allez pas faire du mal à votre père ?

— Non, pas du tout. Je ne veux pas rajouter du malheur au malheur, ce n'est vraiment pas mon but. C'est pour comprendre, j'estime avoir le droit de

connaître mon histoire, le droit de savoir. Et comme je vous disais tout à l'heure, je veux écrire un livre sur notre famille. Sans ces documents, je ne peux le faire.

Il me regarde droit dans les yeux. Il me sonde. Il doit se demander s'il peut me faire confiance. Si mes intentions sont bonnes. Si je ne vais pas aller assassiner mon père après la lecture de ce dossier. À ce moment-là, je pense au suivi psychologique obligatoire demandé par les archives.

Mes doigts tapotent d'impatience sur l'accoudoir en bois de la banquette. Je serre les dents. Son regard perçant m'angoisse. Je fais tout pour paraître décontracté, sûr de moi. Je ne serai rassuré que lorsque je l'aurai vraiment en main, ce dossier. Ce tas de pages que j'attends depuis plus de quinze ans.

Je sens que je suis proche du but. Après un silence – qui me semble une éternité – il décroche son téléphone et appelle sa secrétaire pour qu'elle me fasse des photocopies. Ouf.

La jolie secrétaire, qui roule les « r » des mots français avec élégance, passe la porte du bureau et prend les documents que lui tend un à un maître Pyné. Tout en discutant, il me demande de temps en temps : « Vous avez besoin de ça ? » J'acquiesce pour tout. J'entends la photocopieuse faire son travail. Je sens l'odeur du papier chaud qui sort de la machine. C'est bientôt prêt. Elle revient pour me confier un grand classeur rouge bien rempli. On est passés de la pochette jaune au classeur rouge, la couleur symbolique du danger. Cela me met une pression supplémentaire, je sens que ce